

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 9

Artikel: A propos de médecine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

spéculateurs. Enfin, n'osent-ils pas prétendre, d'après les exemples qu'ils ont sous les yeux, que nous ne valons pas mieux qu'eux et que notre prétendue civilisation a plus de faconde que de fond.

Ont-ils tort, ont-ils raison ?.... On voit chez nous beaucoup de chinoiseries, de tous genres ; en revanche, on n'y voit presque pas de Chinois. Il est donc bien difficile de se prononcer.

Laissons à d'autres le soin de trancher la question ; mais, que les Chinois soient tout ce qu'on voudra, il n'en reste pas moins qu'ils ont une langue admirable et qui n'a pas sa pareille.

Je me trouvais, l'autre soir, avec quelques amis, dont l'un connaît la Chine ; il y a fait un séjour.

« Puisque vous avez été en Chine, lui demanda l'un de nous, vous devez savoir le chinois ? »

— Oh ! voilà..., j'en sais quelques mots.

— Ainsi, par exemple, comment dit-on : « arbre », en chinois.

— « Arbre ? » On dit : *Tam*.

— Tiens..., tiens..., curieux. Et : deux arbres ?

— Eh bien, c'est tout simple ; on dit : *Tam, tam*.

— Voyez-vous ça ; c'est délicieux... Excusez-moi, encore une question. Comment désignez-vous une forêt ?

Nous attendions impatients, intrigués.

Alors, tout simplement, notre ami fredonna, sur un air bien connu, de la *Belle-Hélène* : *Tam,... tam,... tam,... tam,... tam, tam, tam,... tam, tam, tam, tam, etc., etc., etc.* Tout dépend, n'est-ce pas, du nombre des arbres. Ainsi, pour prendre un exemple de chez nous, le nombre des *tam* serait plus ou moins grand, suivant que vous voudriez parler du bois Mermet ou de la forêt du Risoux. Vous saisissez la nuance ?

Maintenant, vous pensez bien qu'ici l'air ne fait pas la chanson ; il n'est là que pour faciliter l'élocution et rompre la monotonie. Chacun choisit l'air qui lui plaît, celui qui convient le mieux à son timbre de voix.

Essayez donc un peu, vous verrez ce que c'est joli : *Tam, tam,... tam, tam, tam, tam....*

A propos de médecine.

On sait que, dans les siècles précédents, la médecine était à l'état rudimentaire ; on croyait beaucoup à la vertu des plantes et à leur efficacité pour la guérison de telle ou telle maladie, aussi cultivait-on avec soin dans les jardins celles dont l'usage était le plus général et dont on avait fréquemment besoin. La mauve, la centauree, la camomille et la bourrache occupaient ainsi une place d'honneur à côté de la salade pommée, de la chicorée frisée et des pois mange-tout.

On conservait aussi précieusement dans le coin d'une armoire des provisions, renouvelées chaque année, de tilleul et de sureau.

L'efficacité des plantes pour certaines maladies est maintenant reconnue depuis longtemps par la science et il ne viendrait à l'idée de personne d'en contester les effets.

Il y a quelques siècles, on avait une confiance très limitée en la médecine : Ambroise Paré, le célèbre chirurgien français, surnommé le père de la chirurgie, n'attribuait pas lui-même la guérison de ses malades aux soins minuscules qu'il leur prodiguait : « Je le soignai, Dieu le guérit », disait-il en parlant de chaque malade qu'il avait arraché à la mort.

Molière, on le sait, ne croyait pas non plus à la médecine et, dans plusieurs de ses comédies, le *Malade imaginaire*, l'*Amour médecin*, le *Médecin malgré lui*, entr'autres, il s'est plu

à martyriser outre mesure les disciples d'Hipocrate de son temps.

Les noms de M. Purgon, Thomas Diafoirus, voulés à un ridicule éternel, resteront proverbiaux pour caractériser les médecins formalistes et ignorants qui attachent une importance capitale aux prescriptions les plus insignifiantes.

Les apothicaires ont eu, eux aussi, de nombreux coups de verge ; il est vrai qu'au temps de Molière, les honorables personnes qui exerçaient cette profession, ne se bornaient pas, comme aujourd'hui, à vendre des pilules, des poudres ou autres produits pharmaceutiques ; ils pratiquaient aussi la médecine, ils saignaient, donnaient des lavements, ce qui leur valut le titre d'apôtres de la seringue. De nos jours encore, en parlant de nos pharmaciens, on fait assez souvent allusion à cet instrument en manière de plaisanterie.

Boursault, qui était contemporain de Molière, s'est plu, lui aussi, à flageller, dans quelques-unes de ses comédies, médecine et médecins. Dans son « *Mercure galant* », Messieurs les apothicaires sont dotés d'un nouveau surnom :

Hélas ! je n'ai pas noblesse comme vous, Mes aïeux étaient tous *mousquetaires à genoux* ! fait-il dire à un de ses personnages. Ce nouveau titre était en effet très joli ; il personnifiait d'une façon très plaisante les fonctions de MM. les apothicaires de ce temps-là et je suis sûr qu'ils ne s'en fâchaient point.

Comme je l'ai dit plus haut, nos pères attribuaient avec raison une grande efficacité aux plantes ; c'était, avec la saignée et les purgatifs, la rhubarbe et le séné, toute leur médecine. Comme on le voit, ils attachaient une grande importance aux remèdes primitifs et, en cela, ils avaient raison ; il est plus facile de prévenir le mal que de le guérir.

Disons aussi que nos ancêtres étaient, croyons-nous, beaucoup mieux réglés que nous le sommes dans leur hygiène ; ils avaient sur ce point certains préceptes qu'ils suivaient rigoureusement et si autrefois, beaucoup plus qu'aujourd'hui, les gens arrivaient à un âge plus avancé, il faut peut-être l'attribuer à cela.

On a donc la Cathrine a zu l'idée dè sin prindre adtramin.

On matenà que lo Bron terivè ona tsamba et que la Bronna avail d'ai veintraïes, ye fâ à s'n'hommo, ein vauaitin bin dè ti lè cotés se non lez z'acutavè :

— Ne sé pas cein que mé senedzo ? Mâ vouaïque grandteimps que su à mé démeindâ ouqué ?

— Quiet ?

— Paôtitre que mé trompo ?

— Dis-lou adi !

— Te sâ... d'ai iadzo... ?

— Qu'est-te ? vilha kura !

— L'ai ya tant dè bitès que van mau pé lo veladzo que crayo fermo qu'on lè z'a tsermayé... ?

— Tiais'tè, bedouma !

— Se iavé on mot à dere iaôdré consurtà lo magnin dè Rueyres, li que cognai ti lè secrets et qu'à lo Grand Grimoine.

— Fâ kemin te vudri. Mâ rave por ton magnin et sè secrets, et que l'aillé pire sè fère ganguelhi avoué son Grand Grimoine !

La mima né lo magnin dè Rueyres s'aminné avoué sa cordeita et sè z'étenahiés, et onna tiéctica dézo lo bré. La Cathrine, qu'étais zua li mima lo queri, lo miñè tot drai à l'étrablyo. Traôvan David, qu'avai frottâ tota la vêprâ la rita dè la Bronna avoué daô supro et ona pé dè tsat, que châvè qu'on borgne et sè panavè dè son révai dè mandze.

— Et pu, tè tsévaux ne van adi pas ? l'ai de lo magnin.

— Avoué lou teimps sè remettran.

— Mâ ein atteindin ?...

— On preind pacheince.

— Ne pas defecilo dè savai cein que l'an, fâ lo magnin ein brossin lo Bron dézo lo veintro. L'è lo diable dè Nonfoux que laò za fâ la farça ; lo vayo rinqu'ai z'orolhiés !... Val, m'n'ami, tè duès bitès san tot bounamin einsorcellayés !

— Crai-t-ou ?

— Cein chaot'ai ge.

— Adan... què faut-te fère ?

Lo magnin verounè pè l'étrablyo, ein fasein caquè chimagries et tsampin aô plafond daô-trai pinchè dè pussetta que l'avai dein sa tiece, et de, ein salhien su la porta :

— Ne l'ai ya qu'on rémido, mon pourro David. Faut d'abôò graissi fermo lo borri, que daissan ètре tsermâ assebin ; pu lè peindre on mai à la frita po que l'hélo aussè lezi dè s'imbâre. Teindu cè teimps s'agit d'etrelhi lo Bron ti lè dzo, et trai iadzo per dzo ; la Bronna on iadzo d'éplie, damachein que lè on'égua ; et lao bailli à ti dou à remollhemor dè la clyâo dè fin et dè l'avinna dè première qualitâ. Se duce adan ne revengnan pas, ne l'ai aref qu'à continua lo mai d'apri ein droblien lè rachon d'avinna et lao rongnin la quiuâ aô signo daô person.

Su cein lo magnin fâ demi-tor, et via contré Rueyres.

Quand la lena a renovallâ David a achâiti lo rémido et paret qu'aô bet d'ona senanna l'avai dza fè on rudo effet.

Vo vaidè que la Cathrine avai met lo naz aô perte ! Quand vo dezè... lè fennès ?!

Octave CHAMBAZ.

A propos d'un nouveau monument.

Lausanne, 24 février 1901.

Monsieur le rédacteur,

Encore un nouveau monument sur le tapis : le « monument national ». Quel sera le sort de ce projet ? Il a eu l'insigne honneur — tous les projets ne l'ont pas — de franchir le seuil du Grand Conseil et d'y être agréé, en principe tout au moins. Le voilà donc dans la filière ; une commission est nommée. Tout cela lui vaudra-t-il quelque crédit auprès de notre po-